

Claude Lelouch

Le voyou mal aimé des uns et des autres

Maurice Elia

Numéro 129, avril 1987

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/50722ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (imprimé)

1923-5100 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Elia, M. (1987). Claude Lelouch : le voyou mal aimé des uns et des autres. *Séquences*, (129), 48–49.

CLAUDE LELOUCH

Maurice Elia

FILMOGRAPHIE

longs métrages

- 1960: Le Propre de l'homme
- 1961: L'Amour avec des si
- 1963: La Femme spectacle
- 1964: Une fille et des fusils
- 1965: Les Grands Moments
- 1966: Un homme et une femme
- 1967: Vivre pour vivre
- 1967: Loin du Vietnam [en collaboration]
- 1968: Treize jours en France
- 1968: La Vie, l'amour, la mort
- 1969: Un homme qui me plaît
- 1970: Le Voyou
- 1971: Smic, smac, smoc
- 1972: L'Aventure, c'est l'aventure
- 1973: La Bonne Année
- 1974: Toute une vie
- 1974: Mariage
- 1975: Le Chat et la souris
- 1975: Le Bon et les méchants
- 1976: Si c'était à refaire
- 1977: Un autre homme, une autre chance
- 1978: Robert et Robert
- 1979: À nous deux
- 1981: Les Uns et les autres
- 1982: Édith et Marcel
- 1983: Viva la vie
- 1984: Partir, revenir
- 1986: Un homme et une femme: vingt ans déjà

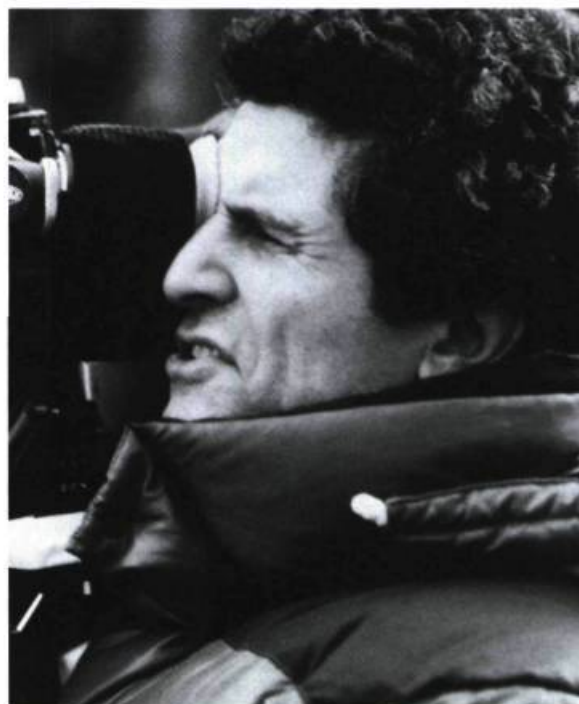
le voyou mal aimé des uns et des autres

Avec la sortie (et la rapide disparition) d'*Un homme et une femme: vingt ans déjà*, Claude Lelouch, roi du divertissement populaire sur grand écran, mérite qu'on se penche un peu sur sa carrière aussi acrobatique (donc nerveuse et irritante) que les scénarios de ses films.

Le cinéma a changé depuis vingt ans. Celui de Lelouch cependant, se sent, se regarde et se vend de la même manière. En bon commerçant de l'image, l'éternel adolescent du cinéma français sait qu'en travaillant dans la qualité, il doit penser à amortir ses films grâce à l'exploitation à la télévision, comme aux États-Unis. Mais si ses films ont toujours été plus ou moins bien accueillis en Amérique, il refuse toujours de faire des films « pour les moins de 20 ans », comme on le fait de ce côté-ci de l'Atlantique. (« Les Majors produisent tous du Walt Disney », dit-il). Tout en tenant compte du facteur télévision, Lelouch continue à construire ses films (tous des scénarios originaux) avec l'ingéniosité un peu naïve de ses vingt ans.

Souvent fustigé comme superficiel et puéril, le cinéma de Lelouch s'est souvent heurté à la critique qui l'a accusé de proposer à des publics « reposés » des histoires « tranquillissantes », inspirées par une imagination sans doute débordante, mais qui ne pouvait qu'être, à la longue, répétitive.

Grand amoureux de l'épopée familiale, des petits sujets susceptibles d'être exagérés par sa caméra-télescope, de l'argent, du sport et de la nostalgie éclaboussant de leurs couleurs immenses la palette de son écran, Lelouch se laisse guider par ses instincts, refaisant dix fois le même film, nous proposant de suivre un itinéraire qui l'a mené aujourd'hui, après vingt-cinq longs métrages, à récrire et à enjoliver sa Palme d'or cannoise de 1966.



Qu'on me permette de mentionner ici mon propre itinéraire face à ses œuvres, itinéraire qui pourrait servir de jalons à ceux qui le désirent.

Lelouch avoue lui-même, dans une entrevue récente, avoir raté un film sur deux. Lui et moi sommes d'accord au moins sur ce point. Reste à savoir à quels films on se réfère. Mon souvenir lelouchien le plus impérissable reste *La Bonne Année* (1973): avoir réussi à donner à Lino Ventura toute cette surcharge d'émotion, de réflexion spontanée et de chaleur s'apparente au coup de génie, et le film possède un dynamisme, une hardiesse de propos à toute épreuve. J'avoue sans ambages avoir aimé *Le Voyou* (1970), *L'Aventure, c'est l'aventure* (1972), *Robert et Robert* (1978) et *Mariage* (1974) qui avait accentué la division qui s'était créée entre partisans et adversaires de Lelouch depuis *Vivre pour vivre*. J'ai eu la chance de connaître et d'aimer les cinq films pré-chabadabada du jeune débutant: *Le Propre de l'homme* (1960), *L'Amour avec des si* (1962), *La Femme spectacle* (1963), *Une fille et des fusils* (1964) et *Les Grands Moments* (1965), œuvres qu'on a l'habitude, si ce n'est la manie, d'appeler « œuvres de jeunesse ». Je les considérerais maîtrisées, bien construites, originales. Peut-être étais-je influencé par *Un homme et une femme* dont, à l'époque, autour de moi, on vantait les qualités de façon dithyrambique et qui poussait les cinéphiles à chercher à voir et à apprécier ses films antérieurs.

Les choses se sont vite gâtées avec *Un autre homme, une autre chance* (1977), dont le titre, le sujet et le traitement voulaient nous refaire le coup de la Croisette. Mais déjà avec *Toute une vie* (1974), Lelouch abordait pour la première fois, pour ne plus le quitter (sauf exception), le mélange des genres, cette « structure entrelacée » qui le conduisit au bric-à-brac (*À nous deux*, 1979), au gâchis (*Viva la vie*, 1983) et finalement à l'ennui (*Partir, revenir*, 1985).

Je ne parle pas des nombreux films de Lelouch qui me laissèrent absolument indifférent, si ce n'est franchement insensible (et c'est sans doute la réaction qui doit lui déplaire le plus): *Smic, smac, smoc* (1971), *Le Chat et la souris* (1975), *Édith et Marcel* (1982)... C'est, par contre, avec *Les uns et les autres* (1981) que les passions se déclenchèrent. Je proclame, quitte à me faire ériger, mon grand intérêt pour ce film admirablement monté, fait avec goût et raffinement, considérant pour ma part le pompeux et le monumental comme synonymes d'éclat plutôt que de pédantisme. À ce moment-là de sa carrière, les attaques se firent cruelles, comme celle presque impardonnable de Jean-Pierre Jeancolas qui écrivait dans son *Cinéma des Français*: « Galopin dynamique devenu en quelques années chef d'entreprise, il donne de lui-même l'image du pied-noir qui a réussi son insertion dans la société métropolitaine de *Paris-Match* et de *Lui*. » De plus, Lelouch devait se défendre contre plusieurs de ses détracteurs qui l'accusaient de s'américaniser, erreur suprême, disaient-ils, pour un cinéaste dont on pardonne avec difficulté une émancipation presque synonyme de désertion. Mais tout est finalement dans le ton choisi par l'artiste, la manière, le style, je dirais presque le procédé pas toujours heureux de ses productions subséquentes. *Partir, revenir* semblait vouloir, par son sujet, exploiter certains thèmes des *Uns et les autres*; *Viva la vie* paraissait, du moins dans l'intention, suivre le même cheminement. Mais tandis que l'un s'aventurait sur le terrain vaseux du déjà-vu, l'autre se perdait dans un cosmos nébuleux agrémenté d'un abécédaire musical abêtissant.

Lelouch a le courage d'admettre, pour sa part, non seulement l'échec de la moitié de ses films, mais celui de reconnaître qu'il n'en aime personnellement que quelques-uns. Dans les entretiens qu'ils a accordés à Yonnick Flot⁽¹⁾, il passe en revue les films qu'il a tournés, les évalue à sa façon et précise qu'il a pris autant de plaisir à faire les bons et les moins bons.

« Je mets en tête *Un homme et une femme*, par superstition. Ce film m'a apporté la liberté. Je l'ai revu récemment et je trouve qu'il tient le coup formidablement. De même pour *Le Voyou*, je crois que c'est un de mes meilleurs films. J'ai une faiblesse aussi pour *Smic, smac, smoc*, un petit film mais qui, dans son genre, a beaucoup de charme. J'aime *Vivre pour vivre*, enfin, certaines séquences; même chose pour *Toute une vie* ou *Robert et Robert* dont je n'aime qu'une partie... Parmi mes coups de coeur, citons *La Bonne Année*, *Un autre homme*, une

(1) *Ma vie pour un film*, Lherminier, Paris, 1986.

Le Voyou



autre chance, *Édith et Marcel* (peut-être l'un de mes plus beaux, j'espère qu'on le redécouvrira un jour), *Les Uns et les autres*, *Viva la vie*, *Partir, revenir*, et j'ai, bien sûr, une tendresse particulière pour *Vingt ans déjà...* *Le Propre de l'homme*, mon premier film, il est raté à cent pour cent. Je déteste également *La Femme spectacle*, *Les Grands Moments*. Finalement, il m'est plus facile de parler des films que je déteste... Je n'aime pas du tout *À nous deux*, un peu seulement *Le Chat et la souris*, *Le Bon et les méchants*, *Si c'était à refaire...* *L'Aventure, c'est l'aventure*, disons que je me suis bien amusé en le tournant. *La Vie, l'amour, la mort*, cela aurait pu être mieux. *Toute une vie*, je déteste et adore à la fois. *Mariage*, finalement, ce n'est pas si mal... »

Les thèmes reviennent: l'argent, le sport, la nostalgie, disions-nous plus haut; mais aussi la guerre, l'amitié, la vitesse, le danger. Pour Lelouch, il y aura toujours cette approche très bon enfant, très enfantine presque, de la tendresse enrubannant le tout. Pour lui, il y aura toujours des visages et des conversations intimes. Pour lui, la nostalgie est toujours ce qu'elle était.

On a reproché à Lelouch que la plupart de ses films se situaient dans le milieu fondamentalement creux du fric, de la facilité et des privilèges. Soit — mais que l'on ignore, juste à cause de cela, l'excellent technicien, le sens aigu de la direction d'acteurs et le souci louable de savoir traquer gestes, attitudes et objets, est inadmissible. Il y a l'histoire et il y a la manière de traiter l'histoire. On peut aimer ou ne pas aimer le flou sirupeux, les sépias et les bistres, les plans superléchés. On peut aimer ou ne pas aimer les panoramiques et la multiplicité des plans-séquences, les couchers du soleil mordorés et les ritournelles abrutissantes de Francis Lai. On peut regretter ou louer l'absence totale d'érotisme, déplorer ou complimenter la croyance de Lelouch en la réincarnation par exemple, son côté superstitieux étalé au grand jour, la constante présence de Charles Gérard au générique de ses films.

Mais on ne peut, au nom d'on ne sait quel snobisme (d'ailleurs sans conviction profonde et s'appuyant sur si peu) effacer, rayer, oblitérer un artiste parce qu'il est « commercial ». Comme quoi tout artiste qui s'exprime dans une opulence de moyens devrait mieux plier bagage et se consacrer à la céramique. Ainsi, un film qui a plu et qui a porté comme *Le Voyou* s'est vite vu confiné par la critique dans les greniers désaffectés de la réussite à bon marché: on y oubliait la parodie du genre policier, l'hommage à la comédie musicale, les pointes bien senties à l'égard de la grande presse, de la haute finance et de la publicité.

L'erreur de Lelouch, c'est de s'être répété, de n'avoir pas essayé de se renouveler, d'alléger un style qui sent un peu trop la redondance. De la tautologie au bégaiement, voire au rotage, il n'y a qu'un pas que Lelouch avoue lui-même avoir plus d'une fois franchi. « Pour être un bon superstitieux, dit-il, il faut être beau joueur, et respectueux de ses défaites ».

Pour l'homme qui proclame sans hésiter que presque tous ses films, à la limite, pourraient s'appeler *Un homme et une femme*, faire des films revient à faire et à refaire toujours le même. Reste à savoir si cette affirmation est une citation destinée à le réconcilier avec ses détracteurs ou si elle dérive de cette naïve candeur qui lui est propre.



Un homme et une femme